

Collège de France
Chaire de « Langues et littératures
de la Péninsule Ibérique et de l'Amérique latine »
Leçon inaugurale
prononcée par **Marcel Bataillon**
le 24 décembre 1945

Le texte qui suit recompose la leçon inaugurale prononcée par Marcel Bataillon à partir de trois éléments. Un article sur « Paul Hazard et le monde ibérique », publié dans la Revue de littérature comparée (20^e année, 1940-1946, volume d'hommage à Paul Hazard et reprise de la publication interrompue après le n° 2 d'avril-juin 1940, p. 44-50). Un deuxième article sur « L'hispanisme au Collège de France : Morel-Fatio » publié dans le Bulletin of Spanish Studies, vol. XXIV, n° 94, Avril 1947, p. 132-139). Enfin un texte inédit, « Les commencements de la Compagnie de Jésus en Espagne », qui introduisait directement le cours portant le même titre qui allait suivre la leçon inaugurale

Paul Hazard et le monde ibérique

Éteinte en 1924 à la mort de Morel-Fatio, pour permettre la création d'un enseignement entièrement nouveau, la chaire de littérature du Midi de l'Europe renaît après une courte éclipse en 1925, profondément transformée dans son orientation, ouverte sur des horizons plus vastes que jamais. C'est pour Paul Hazard qu'elle s'élargit en chaire d'« histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique latine ». Comprendons bien le sens de cette annexion d'un continent à un domaine déjà si étendu. Codirecteur de la *Revue de Littérature comparée*, avide d'agrandir son champ d'investigation, Hazard venait de prendre contact avec le monde ibérique à la faveur de missions d'enseignement : avec l'Espagne en 1921, avec le Chili en 1924. Mais ce n'est là que l'origine occasionnelle d'une vocation ibéro-américaine qui semblait devoir infléchir la carrière d'un savant d'âge mûr, possédant déjà la maîtrise des littératures française et italienne, et qui, en fait, apporta à l'hispanisme français un trop bref mais bien précieux renfort.

L'expression « Amérique Latine », contestée par les Espagnols comme étant une généralité injuste pour leur rôle historique, n'est pas seulement commode pour désigner brièvement l'Amérique espagnole et portugaise dans son ensemble (pour un tel usage, « Amérique ibérique » serait au moins aussi recommandable). L'épithète « latine » a cet autre avantage de rappeler que les nations filles de l'Espagne et du Portugal, émancipées de leurs métropoles après en avoir reçu l'empreinte ineffaçable, sont restées, pendant tout le premier siècle de leur indépendance, tributaires pour leur ravitaillement spirituel, d'un autre grand pays de l'Europe romane : la France. Paul Hazard apercevait clairement l'intérêt qu'il y avait, pour la littérature comparée, à embrasser, comme formant un tout, l'Europe qui parle les langues latines, zone de vieille et riche civilisation, et l'Amérique dite latine, zone d'expansion spirituelle de cette même Europe.

Son étude de 1927 sur *Les origines du romantisme au Brésil* est un bon exemple de recherche dans ce domaine. En abordant le Brésil romantique, tout frémissant de forces non révélées encore à elles-mêmes, l'historien « comparatiste » rencontrait, en face de la désuète Arcadie poétique toujours régnante au Portugal, le rôle joué par notre compatriote Ferdinand Denis, premier agent de liaison intellectuelle entre le Brésil indépendant et l'Europe, éveillé d'une Amérique latine enfin libre dans sa poésie comme dans son gouvernement. C'est Ferdinand Denis qui écrivait en 1821 : « Je ne crains pas de le dire, l'Américain, en qui tant

de races se sont confondues, l'Américain fier de son climat, de sa richesse, de ses institutions, viendra un jour visiter l'Europe comme nous portons nos pas vers les ruines de l'antique Égypte. Il demandera alors des souvenirs poétiques à cette terre qui aura brillé de tant d'éclat ; il lui paiera un juste tribut de reconnaissance. L'Europe a fondé la grandeur du Nouveau Monde, mais ce sera peut-être un jour son plus beau titre de gloire. »

Une telle prophétie, quoi qu'on pense de sa réalisation, illustre la portée de l'entreprise à laquelle Hazard semblait alors se vouer dans un cadre géographique si vaste. Justifie-t-elle les limitations de ce cadre ? La méthode scientifique qu'on y appliquait, bien qu'assouplie au service d'une sensibilité délicate, était autrement exigeante que celle dont se contentaient un Quinet ou un Philarète Chasle dans leurs études comparatives. La nouvelle littérature comparée, — qu'il vaudrait mieux appeler littérature générale —, était à bon droit ambitieuse. Elle supposait un terrain déjà organisé par l'érudition historique et philologique, des histoires nationales constituées sans graves lacunes, des répertoires bibliographiques bien établis. Partant d'une connaissance exacte des auteurs et des œuvres, sachant où chercher des documents sur les milieux littéraires et les états d'opinion, elle entendait découvrir une vie de relation à laquelle ni les frontières ni les océans ne font obstacle. Son affaire, c'était les grands courants, les échanges, les influences, les façons de penser et de sentir qui se répandent à travers le monde et qui caractérisent un moment de l'histoire bien plus qu'un pays ou même une zone du monde. Pour de telles investigations, est-il un cadre géographique qui vaille, si ce n'est l'Univers habité ?

À la même époque où Paul Hazard, dans la *Revue de littérature comparée*, donnait son étude sur le romantisme au Brésil, il consacrait un de ses cours à *Don Quichotte* considéré à la fois comme un point de convergence où aboutissent des courants d'art et de pensée, et comme un point de départ d'où rayonnent durablement des influences dans le monde entier. Bientôt, il était impérieusement sollicité ou repris par des sujets qui déplaçaient le centre de gravité de son enseignement aux limites de l'aire initialement prévue, qui l'obligeaient à se prévaloir, pour un autre usage, de la liberté chère à Quinet, à inclure dans l'Europe méridionale la France, médiatrice naturelle entre le Nord et le Midi, à considérer le Midi largement entendu dans ses relations avec le Nord.

Tout historien a son époque de prédilection. Paul Hazard était chez lui au temps de Leopardi et de Stendhal. Son premier grand ouvrage avait été sa thèse sur *Les lettres italiennes et la Révolution française*. Son démon intérieur le poussait maintenant à étudier, à l'échelle européenne, les complexes origines de la mentalité moderne dont notre Révolution fut la plus puissante irruption dans l'histoire. Lorsqu'il aborde, dans son cours de 1930, le XVIII^e siècle européen, il passe pour longtemps du Midi au Nord, suivant en cela le mouvement de la vie européenne au temps de Louis XIV. « L'hégémonie intellectuelle, a-t-il écrit, ne sortait pas de la latinité. L'Italie l'avait exercée au temps de la Renaissance ; puis l'Espagne avait eu son siècle d'or ; et la France, enfin, venait de recueillir l'héritage. » Je ne me propose pas de dire ce que furent les travaux de Paul Hazard sur le XVIII^e siècle. Son grand livre, *La crise de la conscience européenne*, nourri de la substance de ses leçons de 1930, en constitue l'introduction magistrale. La suite de ces recherches a pris corps dans un autre livre qui était achevé, par bonheur, quand la mort nous a pris l'auteur si brutalement. Ce livre paraîtra bientôt. Il donnera la pleine mesure d'un effort historique poursuivi pendant près de quinze ans. Je voudrais simplement marquer comment cet effort a détourné Paul Hazard d'enrichir plus longtemps la nouvelle tradition d'hispanisme large qu'il avait inauguré au Collège de France.

L'époque où se situe *La crise de la conscience européenne* est pour l'Espagne une époque de décadence, de rayonnement presque nul. Passant en revue les aspirations de cette époque vers un nouveau modèle d'humanité qui remplacerait le courtisan et l'honnête homme, l'historien de ce grand tournant fait bien une rencontre espagnole inattendue : le

Héros de Baltasar Gracián paradoxalement remis à la mode un demi-siècle après la première traduction française. Les temps qui viennent sont peu propices à ce *Héros* tendu et secret comme le style de son père spirituel, joignant à sa volonté de grandeur une sorte de machiavélisme chrétien et n'aspirant à la domination du monde que pour faire hommage à Dieu de son pouvoir. Le succès tardif du grand jésuite aragonais est un fait européen. En Allemagne, Christian Thomasius, professeur révolutionnaire, précurseur de l'*Aufklärung*, prend le *Héros* de Gracián comme point de départ d'un examen critique de l'honnête homme et de la civilisation française. Mais ce retour d'espagnolisme que décèlent, à Leipzig comme à Paris, les sensibles antennes de Paul Hazard, n'est qu'un remous secondaire : il est sans avenir prochain. Même la vogue persistante de *Don Quichotte* tourne alors à la confusion de l'Espagne ou de Cervantès. Le temps où Montesquieu dit des Espagnols : « Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui fait voir le ridicule de tous les autres. » En Angleterre William Temple, Steel et Daniel de Foe accusent Cervantès d'avoir brisé le ressort moral de la grandeur espagnole en bafouant l'idéal d'honneur et de galanterie dont son peuple avait vécu. Il nous suffit de lire Paul Hazard pour comprendre que, à partir du moment où il se vouait à l'étude des courants rénovateurs de la pensée européenne au XVIII^e siècle, il était amené à rompre le contact avec les littératures du monde ibérique.

Mais l'Espagne et le Portugal ne se laissent pas facilement oublier. Même quand leur heure semble passée, l'originalité de leur destin passionne les esprits. C'est ainsi que, dans ses pérégrinations européennes à travers le siècle des lumières, Paul Hazard recueille les éléments de son ingénieuse *Esquisse d'une histoire tragique du Portugal devant l'opinion publique du XVIII^e siècle* : Portugal tragique du tremblement de terre de Lisbonne, Portugal dont l'Inquisition est tristement fameuse et qui surprend le monde en expulsant, bon premier, les Jésuites ! Quel dommage qu'une étude semblable, ou plus poussée, n'ait pas été consacrée aux fantômes espagnols qui hantaient vers le même temps l'imagination des philosophes européens !

L'hispanisme de Paul Hazard, sans être au cœur de ses recherches originales, est demeuré comme une flamme toujours allumée dans cette intelligence sensible à toute élégance et à toute noblesse. « Présence de l'Espagne » : c'est sur ces mots qu'il concluait un article consacré à un sobre bilan de *Ce que les lettres françaises doivent à l'Espagne* en fait de pittoresque, en fait d'expérience des forces morales et de l'amour humain et divin, en fait de formes littéraires. Son étude sur la genèse du *Dernier Abencérage* est une des plus fines analyses qui soient de l'Espagne des romantiques français. Même quand il portait son effort principal sur une époque de l'histoire où il lui fallait prendre acte d'une carence de l'Espagne, il n'oubliait pas que les influences émanées de ce pays dans ses époques créatrices ont été, pour la France particulièrement, d'une valeur vitale inappréciable. Sachant qu'un Stendhal cultivait secrètement l'orgueil d'avoir « l'âme espagnole » comme sa tante Elisabeth Gagnon, il s'émerveillait de trouver sous la plume de Voltaire une notation non moins favorable à l'espagnolisme à propos de l'hérédité espagnole de Louis XIV. L'Espagne, école de noblesse humaine, restait présente à son horizon.

Enfin il nous reste, fruit d'un de ses premiers cours au Collège de France, son livre sur *Don Quichotte* : synthèse limpide des travaux faits en Espagne et ailleurs sur ce roman des romans, sur sa genèse, sur les formes d'art qu'il présuppose, sur les sources de la pensée qui s'y expriment, sur son rayonnement dans la littérature universelle. Ce volume, mis en forme pour une collection qui s'adresse au grand public et aux étudiants des Universités, offre plus d'une vue neuve. Certes le *Courtisan* de Castiglione avait déjà été souligné comme une source des idées de Cervantès sur l'amour et la beauté. Mais qui donc, avant Paul Hazard, avait attiré l'attention sur cet art de la *burla* qui remplit le livre II du *Cortegiano* ? Et pourtant, c'est bien à la fois la consécration d'un passe-temps promu à la dignité de raffinement social, et comme la justification anticipée des *burlas* que le Duc, la Duchesse et leur domesticité combinent

pour mystifier Don Quichotte et Sancho. Ce sont vingt-huit chapitres du roman immortel, sans compter l'ultime *burla* d'Altidora, qui prennent ainsi une signification historique dont on ne s'était pas encore avisé. Mais si Paul Hazard se montrait soucieux d'expliquer historiquement le chef-d'œuvre en le replaçant dans la perspective de la Renaissance, son souci le plus vif était de ne pas le dessécher, de ne pas en faire un pur carrefour de tendances et d'idées. « L'expliquer, disait-il, en sauvegardant sa force vive », et sans oublier « qu'il est plein d'allégresse, exubérant de vie, tout retentissant de rires ». Au premier rang des valeurs qui font le *Don Quichotte* impérissable, Hazard plaçait la fraîcheur. Dieu merci, ses analyses ne le flétrissent pas. Parmi tant de livres plus ambitieux, le sien restera, dans l'immense littérature consacrée au *Quichotte*, comme un de ceux qui restituent le plus fidèlement la démarche de l'invention cervantine, avec son jaillissement continu de scènes pittoresques, son fourmillement de personnages, sa verve intarissable.

Tel est l'héritage, restreint mais précieux, qui revient à l'hispanisme dans la succession de Paul Hazard. Savant de sensibilité exquise, fait pour le survol aisé des larges ensembles plutôt que pour les minuties pédestres de l'érudition, il n'a abordé aucun sujet sans lui imprimer la marque de sa personnalité infiniment aimable, sans l'animer par ce sens de la vie universelle des idées et des formes littéraires qui était l'âme de la littérature comparée telle qu'il la pratiquait. En définitive, il lègue à l'hispanisme, plutôt que des travaux ininterrompus à poursuivre, des modèles difficiles à imiter.

L'hispanisme au Collège de France : Alfred Morel-Fatio

[Ces pages sont extraites d'une leçon inaugurale prononcée au Collège de France le 4 décembre 1945 dans la nouvelle chaire de Langues et Littératures de la Péninsule Ibérique et de l'Amérique Latine. Cette chaire succède à celle d'Histoire des littératures comparées de l'Europe méridionale et de l'Amérique Latine, que le regretté Paul Hazard occupa de 1925 à 1944, et qui avait elle-même continué la chaire de Langues et Littératures de l'Europe Méridionale, occupée par Morel-Fatio. La partie de la même leçon d'ouverture concernant Paul Hazard hispaniste a paru dans le numéro spécial consacré à Paul Hazard par la *Revue de Littérature Comparée* (octobre-décembre 1946)].

C'est en 1841 que le Collège, par l'initiative de Villemain, s'enrichit de deux chaires de langues et littératures modernes. L'une, consacrée aux langues et littératures d'origine germanique, échet à Philarète Chasles ; l'autre, réservée aux langues et littératures de l'Europe méridionale, fut celle d'Edgar Quinet. Or, il apparut très vite que les limites de l'Europe méridionale n'étaient pas faciles à tracer. Avant même d'avoir pris possession de sa chaire, Quinet écrivait à sa mère pour l'associer à sa joie et à ses projets : « Les littératures néo-latines sont un titre avec lequel on a toute liberté. Elles comprennent tout le Midi, l'Italie, l'Espagne, la France ;—et comme on peut les comparer au Nord et que d'ailleurs l'enseignement du Collège de France est très peu exigeant sur ses limites, en résumé, cette chaire s'ouvre à tout ». Belle et dangereuse liberté, qui induisit Quinet à s'installer sur les confins de l'histoire et de la prédication politique, et qui valut à ses cours des destinées orageuses. Cet enseignement, interrompu au bout de quatre ans par suite d'un conflit avec le régime qui l'avait créé, disparut de l'affiche par la révocation de Quinet parti pour l'exil au début du Second Empire. Plus exactement, le titre de la chaire de Philarète Chasles fut élargi, embrassant à partir de 1853 toutes les langues et littératures étrangères de l'Europe moderne. Cette extension n'était pas faite pour embarrasser Chasles, ce curieux, et comme a dit Charles Andler, ce " remuant esprit ".

Il avait déjà publié d'estimables études sur le drame espagnol, en particulier sur Calderón et sur Alarcón. En 1862, on le vit consacrer un de ses cours semestriels à " l'explication du *Macbeth* de Shakespeare et du *Damné* de Gabriel Tellez comparés au point de vue philologique". Pendant une dizaine d'années il adopta des titres tels que "Histoire comparative des littératures du Nord et du Midi de l'Europe pendant les années 1860, 1861, 1862 (Roman, drame, histoire) ". L'analyse des livres récents fit en même temps les frais de ses cours et de ses articles des *Débats*.

En 1870, le gouvernement provisoire rend sa chaire à Edgar Quinet. Mais cette réparation, satisfaisante pour la morale politique, ne profite pas à la science ni même à la littérature. Quinet, épuisé, meurt en 1875 sans avoir repris la parole dans cette maison où il avait connu de si vivants succès.

La chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale entre alors dans une phase nouvelle de son histoire. Confiée en 1875 à Paul Meyer qui y professe pendant une vingtaine d'années avec des intermittences, occupée à partir de 1895 par son suppléant Alfred Morel-Fatio qui en sera le titulaire de 1907 à 1924, elle est ramenée pour un demi-siècle à une rigoureuse spécialisation par ces deux exigeants philologues, tous deux collaborateurs de Gaston Paris dans la première équipe de la *Romania* ; Meyer spécialisé dans les littératures de la France méridionale et de l'Italie, Morel-Fatio se réservant le domaine des langues et littératures de la péninsule ibérique... L'œuvre immense de Morel-Fatio comporte peu de synthèses, mais couvre tout le champ de la littérature castillane. A part un cours sur l'Arioste en 1896 et une série d'explications de Dante poursuivies de 1898 à 1908, son enseignement au Collège de France a été consacré à l'Espagne avec une concentration remarquable. La jeune Amérique latine ne l'a pas attiré. Le Portugal, dont il connaissait la langue, ne lui a fourni qu'un sujet de cours, magnifique il est vrai : Camoens et l'épopée maritime des Portugais. Le catalan et les dialectes apparentés lui étaient familiers depuis ses missions de recherche à Barcelone, Majorque, et Valence. Lors de sa première suppléance de Paul Meyer, il expliqua ici des chroniques catalanes du XIII^e et du XIV^e siècle. Et, sans parler de ses publications de textes catalans inédits, ses chapitres du Grundriss de Gröber sur la langue et la littérature catalanes ont longtemps fait autorité. Mais la littérature castillane a été son domaine de prédilection, dont il n'est guère sorti que pour en explorer les prolongements et les sources à l'étranger. En ce sens il a été un des pionniers de la littérature générale ou européenne. Sa culture de romaniste lui a permis d'aborder au Collège de France de grands sujets hispano-italiens tels que " les origines italiennes de la littérature espagnole " ou " la théorie du courtisan et les mœurs polies d'après les littératures italienne et espagnole de la Renaissance ". Son petit livre sur *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, sa mémorable étude d'ensemble intitulée *Comment la France a connu l'Espagne*, ses recherches précises sur l'hispanisme de Victor Hugo et de Mérimée, ont jeté les fondements solides de tout travail ultérieur sur l'influence littéraire de l'Espagne en France. Sa profonde connaissance de l'allemand, qu'il avait appris dès sa quinzième année à Leipzig au cours d'un sévère apprentissage commercial, avant de trouver sa voie à l'école des Chartes, lui a permis de prolonger ses recherches sur Gracián dans un important article sur *Gracián interprété par Schopenhauer*. L'hispanisme de Morel-Fatio n'était donc pas une étroite spécialité sans ouverture sur les pays autres que l'Espagne. Mais, il faut y insister, l'Espagne fut son domaine, un domaine qui lui semblait bien assez vaste pour une longue vie de travail, s'il fallait le mettre en valeur selon les rigoureuses méthodes de la philologie.

Philologue, mais grand philologue, voilà ce qu'il fut dans toutes les parties d'une œuvre hispanique considérable, dont il faudrait plusieurs heures pour faire sommairement le tour, dont quelques échantillons suffiront pour reconnaître l'esprit. On fait de la philologie sans le savoir, dès qu'on s'occupe de déchiffrer et d'élucider un écrit quelconque. Le grand philologue est celui qui porte dans ce travail d'élucidation une connaissance parfaite de la

langue du texte, des techniques scripturales grâce auxquelles il nous est transmis, des usages stylistiques ou des règles métriques auxquelles il se plie, mais aussi une connaissance complète de la civilisation à laquelle appartient ce texte depuis sa religion et sa philosophie jusqu'à ses techniques les plus humbles, en passant par sa vie politique et sociale. Réciproquement, cette connaissance totale d'une langue, d'une littérature, d'une civilisation progresse par le déchiffrement et la compréhension correcte des textes. C'est ainsi que les grands humanistes, depuis la Renaissance, ont porté dans la critique verbale et dans l'explication des textes anciens leur connaissance de la transmission manuscrite, leur connaissance du grec et du latin mais aussi une connaissance encyclopédique de la civilisation gréco-latine : toutes connaissances qu'ils ont puissamment contribué à promouvoir par de scrupuleuses publications de textes et par des études fondées sur les textes. De ce domaine, la méthode s'est propagée à toutes les littératures. L'école de Gaston Paris l'a appliquée excellemment aux littératures romanes. Dans les études de langue et littérature espagnoles, c'est Morel-Fatio qui en a été le grand promoteur.

Lexicologue, il nous explique ce que sont les *duelos y quebrantos* que Don Quichotte mangeait le samedi ; ou bien, commentant l'expression *comer barro*, il nous renseigne sur les *búcaros* de terre sigelée que les dames mangeaient par gourmandise. Métricien, dans *L'art majeur et l'endécasyllabe*, il éclaire la technique de la poésie castillane savante avant l'adoption définitive de l'endécasyllabe italien. Historien de la littérature, l'étude de la transmission manuscrite et l'étude des sources du *Poème d'Alexandre* le conduisent à situer ce poème dans la littérature générale du XIII^e siècle ; ou encore il analyse *Don Quichotte comme peinture et critique de la société espagnole du temps de Cervantes*. Historien de la société, le conflit de deux costumes, *la golille et l'habit militaire*, lui permet d'illustrer le conflit de la tradition espagnole et de l'influence française sous les premiers Bourbons ; ou encore des correspondances inédites lui permettent de faire revivre les milieux éclairés de l'aristocratie espagnole du XVIII^e siècle, Fernán Núñez, Aranda, Floridablanca. Auxiliaire infatigable de l'histoire générale par ses éditions de relations historiques de première main, il consacre ses dernières années de labeur intense à cette *Historiographie de Charles Quint* dont seule la première partie a été publiée, mais qui devait être un ample examen critique des principales sources narratives d'un très grand règne, en même temps qu'un recueil de sources encore inédites.

Dans toutes ces tâches, philologue toujours par la méthode qui vise à l'illustration sûre des textes ou à l'illustration d'une époque par des textes sûrs. Grand philologue par l'étendue de sa culture, et par la rigueur et par l'élégance avec lesquelles il applique cette méthode dans une multitude de publications, importantes plus souvent par le sujet que par le nombre des pages. Morel-Fatio était l'ami de José-Maria de Hérédia. Ses articles s'apparentent à la poésie historique des *Trophées* par leur densité, par leur parfaite mise en forme d'un sujet restreint.

Quant à l'ampleur du travail accompli, ce qui se montre ainsi au grand jour n'est qu'une faible partie des efforts dépensés en dépouillements patients, en lectures infinies. Or, par une chance inappréciable, rien de ce travail de cinquante ans n'est perdu. Morel-Fatio, lorsqu'il se sentit atteint dans sa santé, et dut se faire suppléer dans sa chaire par le basquisant Saroïhandy, s'occupa de mettre en ordre sa bibliothèque et ses papiers, toute sa correspondance scientifique, toutes les préparations de ses livres, de ses articles, de ses cours au Collège de France et à l'Ecole des Hautes-Études. Et il les installa lui-même à la Bibliothèque de Versailles instituée héritière de ses livres et de son oeuvre. Ses manuscrits, dont il a lui-même publié l'inventaire, sont à la disposition des hispanistes depuis le 9 octobre 1939, quinzième anniversaire de la mort de Morel-Fatio. Cette date explique assez pourquoi cette mine de documentation choisie et élaborée n'a presque pas été exploitée encore. Pour ne citer qu'un exemple, tous les hispanisants connaissent les belles publications sur la société espagnole auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. Rares sont ceux qui ont consulté les

vingt cahiers inventoriés sous le titre de *La société espagnole au XVIe et au XVIIe siècle*. Dix cahiers contiennent la rédaction des cours professés au Collège de France sur ce sujet en 1887 et 1888. Mais plus précieux encore pour le chercheur sont les dix cahiers de grand format, où les textes-sources copiés par Morel-Fatio, de sa limpide écriture, sur des feuillets inégaux, se trouvent collés côte à côte dans un ordre logique, aussi commode, pour ceux qui savent, que l'ordre alphabétique d'un fichier. Le cahier n° 7 a pour sommaire : " Juifs et Morisques ; limpieza de sangre ; inquisition ; bulles et indulgences ; jeûne du samedi ; classes ; hidalgos. Dons, écuyers, pages, duègnes, montañeses, caballeros et títulos " : assemblage hétéroclite peut-être pour le profane, mais où les différents sujets se relient par un fil aisé à suivre.

Cette grande œuvre, menée à bien avec tant d'ardeur, Morel-Fatio a été soupçonné de l'accomplir avec plus d'amour pour son travail, même que pour l'objet auquel il l'appliquait. Certains ont dit de lui : " Grand hispanologue plutôt que grand hispanophile ". Et Menéndez Pidal lui-même, dans un hommage posthume où il le saluait comme un maître et un guide, a rappelé cette dédicace de Mario Schiff : " A Morel-Fatio qui m'a fait connaître l'Espagne, à Menéndez y Pelayo qui me l'a fait aimer ". Certes, l'amour de Morel-Fatio pour l'Espagne était exigeant et critique, sans complaisance pour les valeurs douteuses et pour l'ouvrage mal fait. L'érudition sans rigueur a été la principale victime de sa sévérité. Mais de Menéndez y Pelayo à Menéndez Pidal et à son équipe de la *Revista de Filología Española*, les meilleurs savants de l'Espagne, qui n'ont pas été les moins ardents défenseurs des valeurs espagnoles, ont compris l'amour vrai qui se dissimulait sous le franc-parler du philologue.

Rien de plus significatif que l'élan qui l'a porté, sur le tard, vers l'étude de sainte Thérèse, à laquelle il consacre trois cours consécutifs. Longtemps, Louis de Léon mis à part, il avait semblé se désintéresser de la littérature religieuse espagnole, si riche, mais si inégale. Sans doute le théâtre, le roman, la littérature satirique se prêtaient-ils mieux à cette étude d'une littérature et d'une société lune par l'autre qui était sa constante préoccupation. Et ce qui l'attire d'abord en sainte Thérèse c'est son autobiographie, ce sont ses *Fondations*, c'est sa correspondance : tout ce qui nous la restitue vivante et agissante au sein d'une société. Mais il a procédé à un dépouillement exhaustif de ses œuvres. Il les scrute selon sa rigoureuse méthode de toujours. Et voilà qu'il fait descendre sainte Thérèse écrivain du faux empyrée des banalités hagiographiques pour l'enraciner solidement dans la littérature religieuse antérieure. Son mémoire sur *Les lectures de sainte Thérèse* renouvelle d'un seul coup non seulement les études thérésiennes, mais toute l'histoire du mysticisme espagnol. Sur ce point, l'auteur de *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* ne me démentira pas. Mais tel est le respect tel est l'amour vrai pour sainte Thérèse avec lequel s'opère cette révolution scientifique, que les Carmélites elles-mêmes témoignent leur admiration déférente au philologue protestant et s'engagent dans les voies nouvelles ouvertes par lui.

Mais la grande question sur laquelle on a prétendu prendre en défaut sa compréhension sympathique des choses d'Espagne, c'est celle de la valeur et de l'importance de la *comedia*. Essayons d'y voir clair avant d'entamer ici de nouvelles recherches sur le théâtre espagnol. Nul ne conteste que Morel-Fatio, dans sa leçon d'ouverture du 4 décembre 1884 - il y a aujourd'hui soixante et un ans - n'ait fait faire un pas décisif à la définition même de la *comedia* et de la position prise par Lope à l'égard de ce théâtre libre dont il fut le plus glorieux pourvoyeur. Peut-être les méprisantes déclarations lopesques à l'adresse du caractère populaire de la *comedia* y sont-elles trop acceptées pour argent comptant. Peut-être aussi le prestige toujours dominateur de notre tragédie classique explique-t-il en partie la sévérité de Morel-Fatio pour ce qu'il appelle causes d'infériorité " de la *comedia*, celle-ci étant comme l'antithèse de notre tragédie par sa production éphémère et foisonnante, par sa psychologie sommaire, par ses allusions constantes aux mœurs d'un pays et d'un temps, par le plaisant bariolage de sa versification variée-versification d'opéra, nous dit Morel plus lyrique que dramatique. Mais Morel-Fatio, parnassien et anti-romantique à sa manière, ne jugeait pas en

dogmatique du classicisme, pas d'avantage en fanatique de la supériorité française. Il partait d'un certain état de l'histoire littéraire générale. De même que Menéndez Pidal, cinquante ans après lui, part d'un nouvel état de cette histoire dans sa grande étude sur Lope à l'occasion du troisième centenaire de la mort du dramaturge. Ce qui manquait à Morel-Fatio pour apprécier l'importance de la *comedia* dans l'histoire générale des spectacles, c'était d'abord une histoire du théâtre français qui remettrait la tragédie classique à sa place dans la production dramatique plus libre et moins élaborée à laquelle elle s'oppose, une histoire du théâtre anglais où Shakespeare n'apparaîtrait plus comme un isolé. Dans ces deux domaines, on a fait des progrès depuis soixante ans, et même depuis vingt ans que Morel-Fatio nous a quittés. D'autre part Morel vivait à une époque où l'on avait tendance à concevoir la production d'une grande littérature dramatique comme affaire entre l'inspiration des poètes et leur conscience d'artiste, ou encore entre les poètes et un public restreint de bons juges. Nous sommes plus disposés à y voir une affaire entre les dramaturges, les entrepreneurs de spectacles et tout un peuple, affaire entre producteurs et usagers, commerce à la fois intéressé et désintéressé, dans lequel l'offre provoque la demande et lui répond. Le développement du cinéma moderne, convertissant théâtre, roman, histoire, légendes, voyages, histoire naturelle en matière projetable sur l'écran, toute cette énorme production industrielle à travers laquelle sévissent les modes mais aussi se poursuivent des efforts d'art, nous a rendus plus capables de comprendre équitablement le foisonnement de la *comedia* espagnole, qui elle aussi convertissait en matière représentable toute la littérature romanesque, le romancero, le trésor des traditions populaires et des chroniques du peuple dont elle devait assouvir le goût des spectacles. Ailleurs, j'ai dégagé quelques conditions de ce développement prodigieux : j'ai essayé de montrer par quelle symbiose du théâtre profane et du théâtre eucharistique de la Fête-Dieu pareil développement avait été facilité dans la catholique Espagne. Je voudrais pousser plus avant ces recherches sur la croissance de la *comedia* en explorant des ensembles à travers cette énorme masse. Sa chronologie commence à être moins incertaine. On peut y démêler l'évolution de certains genres, y discerner l'apparition et l'exploitation de certains thèmes, d'où il advient qu'un grand poète tire une grande oeuvre. Le cours du vendredi sera consacré à la *comedia* rustique, dont le développement part des bergers de Juan del Encina pour arriver aux moissonneurs du *Peribañez* de Lope. En assistant à la découverte successive de thèmes poétiques nous rencontrerons aussi l'Espagne réelle, si foncièrement rurale et pastorale, et certains de ses types sociaux. Ai-je besoin de dire que, pour préciser cet apport de la vie à la littérature, les cahiers de Morel-Fatio sur la société espagnole nous seront d'un grand secours ?

Rien n'est périmé dans les travaux de ce maître. Si nous ne pouvons plus nous contenter de certaines de ses formules, si nous ne cherchons plus " une photographie de la vie espagnole " dans la *comedia*, la précision et l'objectivité de ses recherches fait qu'elles peuvent toujours servir de point d'appui pour des recherches nouvelles . . . Non, ses recherches n'ont pas vieilli. Mais le monde dans lequel elles ont été poursuivies a vieilli, lui, à un rythme accéléré, avant de finir par un effondrement. Nous sommes encore pris sous ses ruines, essayant de nous en dégager pour accéder à une vie nouvelle. Quand nous manions à Versailles les précieux dossiers de Morel-Fatio, qui auraient si bien pu être réduits en cendres, quand nous feuilletons cette correspondance scientifique où revit la communauté internationale des hispanistes dont il était le centre, nous ne pouvons concevoir cette grande oeuvre de patience en dehors de l'époque d'anormale tranquillité—entre 1871 et 1914—où elle s'est presque entièrement accomplie. Il semblait que la philologie eût l'éternité devant elle, que les monographies sans défaut pussent longuement préparer les grandes synthèses. Ni le temps ni le papier ne manquaient pour les publications érudites. Les savants, les livres, les revues, les tirages à part circulaient sans encombre à travers le monde entier. Monde trop facile en vérité, où des travailleurs moins cultivés que Morel-Fatio risquaient de se laisser

prendre par l'automatisme de la méthode bien pratiquée, d'oublier que la philologie est faite pour l'homme et non l'homme pour la philologie.

Quant à nous, qui émergeons d'un chaos et qui venons de vivre un cataclysme, nous qui, pour ne rien dire des difficultés quotidiennes, devons tricher avec l'office des changes et avec les valises diplomatiques pour nous procurer tel livre indispensable, nous espérons bien refaire la communauté internationale des savants sans laquelle nous ne concevons pas de vrai travail scientifique, nous entendons bien rester fidèles à la rigueur des techniques éprouvées. Mais nous savons le prix du temps. Nous serons peut-être moins prodigues de travail préparatoire, plus préoccupés de grands problèmes humains que ne le fut l'âge d'or de la philologie...

Les commencements de la Compagnie de Jésus en Espagne

Nous n'éprouvons¹ pas de honte à regarder aussi, en quête d'enseignement, vers des époques agitées qui travaillaient plus vite et moins bien, qui osaient poser, sans préparation suffisante, des questions redoutables.

Qu'aurait dit Maurel-Fatio s'il avait vu un hispaniste sérieux interroger l'œuvre de Quinet, c'est-à-dire l'âge pré-scientifique de l'hispanisme ? Il aurait froncé le sourcil, ayant sans doute une considération médiocre pour ce précurseur trop éloquent. Dans la première de ses *Etudes sur l'Espagne* — « Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours » — il passe en revue les visiteurs français qui ont fait connaître l'Espagne chez nous, depuis les moines de Cluny et de Cîteaux jusqu'aux voyageurs romantiques. Edgar Quinet n'y est pas nommé. Ou plutôt je crains qu'il ne faille le reconnaître sous la cinglante mention du « professeur en vacances » parmi les gens qui ont fait du voyage en Espagne « un genre usé jusqu'à la corde ».

Or je sais parmi les Espagnols d'aujourd'hui plus d'un bon juge qui fait grand cas du voyage de Quinet, de ce livre qu'il a intitulé *Mes vacances en Espagne*. Non seulement pour l'accent, comparable seulement à celui de Chateaubriand ou à celui de Barrès, mais aussi pour la sympathie pénétrante avec laquelle ce Français comprend l'Espagne de son temps. Dans toute la littérature historique sur le XIX^e siècle espagnol, personne ne rend mieux que Quinet le drame de la vieille Espagne, secouée par la Révolution française et l'invasion napoléonienne, dans les années d'apprentissage de la monarchie constitutionnelle.

Aucun autre voyageur romantique n'a senti comme lui l'importance de Larra comme annonciateur anxieux d'une Espagne moderne. Et en même temps qui donc attendrait de ce professeur religieusement humanitaire tant de compréhension pour les raisons profondes de la tauromachie ? « Ce spectacle, dit-il, si profondément enraciné dans les mœurs, n'est pas un amusement, c'est une institution. Elle tient au fond même de l'esprit de ce peuple. Elle fortifie, elle endure, elle ne corrompt pas... Ni le souffle du Midi, ni la galanterie des Maures, ni le régime monacal n'ont pu amollir l'Espagne depuis qu'elle reçoit l'éducation du Centaure. De combien de jeux dissolus ces jeux robustes ne l'ont-ils pas préservée ! Le taureau a toujours combattu avec elle. Ornez son front d'une devise d'argent et d'or ; il a vaincu Mahomet, Philippe II, Napoléon ». Et encore : « Je n'entends jamais les étrangers inviter l'Espagne à se défaire de ses corridas sans penser à la fable du lion qui raccourcit ses ongles ».

Peut-être est-ce le style flamboyant de ces méditations sur l'Espagne qui, plus encore que leurs erreurs de détail, a fait méconnaître leur portée. Il y a dans ce livre, comme dans *La France et la Sainte Alliance en Portugal*, un parti-pris très noble de comprendre les

¹ C'est à partir de ce paragraphe que commence la seule portion inédite de la leçon inaugurale de Marcel Bataillon. Son contenu a été incorporé au début de son enseignement sur les Jésuites et l'Espagne, en cours de publication.

révolutions des peuples ibériques en fonction de leur caractère propre, une foi ardente dans leur aptitude à se rénover en restant fidèles à eux-mêmes. Par sa compréhension sympathique de l'Espagne vivante et du Portugal vivant, de l'Espagne de Larra et du Portugal de Garrett, Quinet nous lègue un exemple toujours valable à cette heure où nous rompons un isolement mortel, s'il est vrai que cette chaire est vouée à l'étude des peuples de la péninsule Ibérique et de l'Amérique Latine non seulement dans leur tradition littéraire déjà fixée, mais dans leur vie spirituelle présente.

Quinet s'est occupé aussi, mais avec moins de bonheur, du passé des peuples du Midi, de l'Italie du Tasse, du Portugal de João de Barros et de Camoens, de l'Espagne de Colomb, d'Ercilla et de Cervantès. Il y a dans sa leçon inaugurale de 1842 des vues non médiocres sur le caractère original de la Renaissance dans la péninsule Ibérique. Ce sont celles que pouvait former un pénétrant et généreux esprit avec une documentation assez mince. Ici, l'intuition divinatoire et la sympathie, la contemplation des monuments arabes ne pouvait suppléer à l'ignorance des textes fondamentaux pour reconstituer toute une histoire littéraire et une histoire religieuse de l'ancienne Espagne. Nous sourions aujourd'hui quand nous lisons les paroles par lesquelles, le 20 mars 1844, s'ouvre le cours sur l'*Ultramontanisme*. « Pour parler du Midi de l'Europe, j'arrive de Grenade et de Cordoue ». Quinet nous dit que deux raisons l'ont poussé en Espagne. La seconde, qu'il reconnaît être la principale, était d'étudier sur place la situation de l'Église espagnole. Sans aucun doute, au lendemain de la première guerre carliste, cette étude valait le voyage à elle seule. C'est pourquoi l'état politico-religieux de l'Espagne à cette date revit puissamment dans « Mes vacances » et avec une concentration plus saisissante encore dans la première leçon du cours sur l'*Ultramontanisme*. Mais il y a une grande part d'illusion dans l'autre motif qui fait partir Quinet pour l'Espagne, à savoir le besoin de voir les lieux et les monuments pour comprendre les livres. C'est, nous dit-il, dans les mosquées de Tolède et d'Andalousie qu'il a compris tout ce qu'il y a de Mahométhan dans le christianisme de Calderón. Voilà une révélation bien singulière. Quinet aperçoit bien l'importance de la théologie et de la mystique dans l'Espagne du siècle d'or ; il en reste à des formules sommaires sur « ses penseurs les plus profonds » qui, dit-il, « font profession de ne pas penser ». Il fallait attendre les recherches précises de Morel-Fatio sur les lectures de sainte Thérèse pour comprendre la portée exacte du *no pensar nada* dans l'école mystique carmélitaine. D'une façon générale, il manquait à Edgar Quinet de considérer l'époque de l'humanisme chrétien selon elle-même et selon la tradition dont elle est l'héritière plutôt que selon la perspective historique déterminée par le développement moderne d'une pensée indépendante de la religion. Mais cet anachronisme est tenace puisqu'il a fallu récemment tout un livre vigoureux pour le dénoncer à propos du *Problème de l'incroyance au XVIIe siècle*.

Le vice radical des fameuses leçons de Quinet sur les Jésuites apparaît dès lors qu'on les situe à leur place dans la série brève et éclatante de ses cours. Elles ne sont qu'une introduction aux cours sur l'*Ultramontanisme* et sur *Le Christianisme et la Révolution française*. Mais, ceci une fois reconnu, tout n'est pas négligeable dans ces leçons qui déchaînaient des tempêtes. Et je voudrais indiquer en finissant comment j'entends prolonger et redresser leur recherche, cent deux ans après, dans ce cours du mardi qui sera consacré aux commencements de la Compagnie de Jésus en Espagne et en Portugal. L'Assemblée du Collège de France a approuvé ce sujet sans craindre un instant de nouveaux tumultes. Elle n'a pas jugé nécessaire de rouvrir le vieux débat de 1845 sur le point de savoir si les institutions des peuples ibériques, et en particulier leurs institutions religieuses sont impliquées dans l'histoire de leur littérature. Ni les *Exercices spirituels* ni les *Constitutions* de la Compagnie ne sont des livres négligeables. Et l'œuvre de la Compagnie de Jésus importe grandement à l'histoire temporelle et spirituelle des peuples de la péninsule Ibérique et de l'Amérique Latine. Plus généralement, elle est un développement décisif pour les destinées modernes du christianisme. Ce n'est pas nous qui reprocherons à Quinet d'avoir abordé le problème des

jésuites avec son profond souci des rapports entre le christianisme et le monde moderne. Nous pensons seulement qu'il conçoit ces rapports de façon simpliste quand il exagère l'antagonisme entre le Midi catholique et le Nord protestant, quand il ramène le catholicisme à l'ultramontanisme, à l'intervention du spirituel dans le temporel, à l'inhibition de toute pensée indépendante. Gabriel Monod, juge que Morel-Fatio n'aurait pas récusé, a rendu hommage au sérieux de l'effort consacré par Quinet aux jésuites, tout en dénonçant les contre-sens qui faussent certaines de ses vues. Il a marqué la supériorité de ses leçons sur celles que Michelet faisait pendant les mêmes mois de 1843 sur le même sujet et qui ont été publiées dans le même volume. Pour ne parler que de la période des origines, Quinet a senti la grandeur de la personnalité d'Ignace de Loyola, mais, se méprenant sur la signification des *Exercices*, il a schématisé et durci les traits du fondateur, de son œuvre et de ses premiers compagnons pour faire cadrer ce schéma avec celui du jésuitisme machine de guerre, qu'il venait de tracer au début de sa leçon. S'il parle des réactions suscitées de bonne heure par la Compagnie, c'est sans exactitude, et il ne retient ces réactions hostiles que comme des arguments contre elle. Disons à sa décharge que la principale documentation dont il disposait était une littérature polémique. Mais depuis, la Compagnie a été touchée elle aussi par l'âge d'or de la philologie. Nous disposons aujourd'hui d'une énorme édition critique et annotée de documents originaux émanant des premiers jésuites, documents qui nous permettent de faire revivre la phase héroïque et dangereuse des débuts, de ressaisir la Compagnie commençante comme une œuvre collective, de la remettre à sa place dans le mouvement religieux de l'époque, d'étudier objectivement son esprit, non un esprit qui aurait été fixé une fois pour toutes par la conversion du fondateur et codifié dans les *Exercices*, mais un esprit qui se forge longuement dans l'action d'Ignace, de ses premiers compagnons, de leurs premières recrues. Ce sera le principal matériel de notre étude, dont l'abondance aurait découragé Edgar Quinet, habitué à concevoir et à construire avec peu de matériaux. Il s'agira pour nous de voir les premiers jésuites à l'œuvre sur le terrain de la péninsule Ibérique, dans les divers milieux de la société espagnole et portugaise, terrain qui pouvait a priori leur sembler propice, mais où ils ont dû soutenir d'âpres luttes. Nous verrons la Compagnie en formation remuer les milieux universitaires, tout le monde des clercs, et particulièrement les nouveaux-chrétiens bridés par le régime inquisitorial et les statuts de pureté de sang. Nous la verrons mêlée aux mouvements de réforme monastique et gardant pourtant son originalité propre. Ses premières conquêtes parmi les grands de la terre nous laisseront peut-être entrevoir certains risques inhérents à son prodigieux accroissement futur.

Ces recherches méthodiques, mais non systématiques, sur les débuts d'une grande entreprise humaine, elles nous conduiront, je pense, à renouveler nos idées sur la Réforme catholique dont l'appellation négative de Contre-réforme nous a trop longtemps caché la complexité. Bref, au lieu de nous servir du thème des jésuites pour prendre position sur le problème de l'avenir du christianisme, ce qui n'est pas notre rôle, nous aiderons de notre mieux à éclairer les origines du christianisme moderne en précisant, dans ces origines, la contribution des peuples ibériques.